

DOCUMENT DE POSITIONNEMENT

PROGRAMME

« VIVANT ET COMMUN(S) »



PAR-DELA NATURE ET CULTURE : LA RELATION COMME PIERRE ANGULAIRE DE LA CO-HABITATION DE LA TERRE, FOYER COMMUN DU VIVANT

Pour une rupture avec le néolibéralisme productiviste et le naturalisme

A l'heure où les conditions mêmes d'habitabilité de la Terre sont mises en cause, beaucoup parlent d'Anthropocène. **Pour la Fondation c'est un rapport spécifique au monde, et se voulant être le seul, qui est à mettre à cause dans le ravage planétaire : plutôt que l'humain, c'est le néolibéralisme productiviste et sa conception du vivant qu'il faut incriminer.** Pour ce système qui repose sur l'exploitation, la nature devient un ensemble de ressources à notre disposition. L'extractivisme, comme système d'exploitation effrénée (métaux, pétrole, gaz, etc.) est d'ailleurs la pierre angulaire du néolibéralisme productiviste qui nous entraîne aujourd'hui dans une situation inédite dans la perte de biodiversité et du changement climatique. Pour faciliter l'exploitation à outrance des éléments de la nature, celle-ci est définie comme tout ce qui est extérieur aux humains. C'est ainsi **qu'en nous sortant du vivant, on devient maître et possesseur de la nature qu'on peut aménager, exploiter, s'approprier par morceaux, faire travailler...**

Or, ce rapport au vivant particulier, que Philippe Descola nomme « naturalisme », qui repose sur le dualisme entre les humains (la culture) et les autres vivants appelés « nature » pour mieux s'en distinguer, est une construction mentale et sociale. **D'autres relations au vivant existent.** Il peut s'agir d'alternatives telles que celles que nous avons fait connaître en travaillant avec divers peuples, notamment autochtones pour qui l'idée de nature comme sphère à part des humains n'a pas de sens et est à l'opposé de leurs manières d'appréhender et interagir avec le vivant dans les territoires où ils vivent*. On constate aussi des pratiques subversives développées au sein de territoires où le naturalisme domine** que nous nous sommes efforcés d'appuyer pour donner à voir **les fronts de résistances qui peuvent mettre au monde d'autres imaginaires instituants.**

*Le mode de vie des Kichwa de Sarayaku basé sur le concept de *kawsak sachá* c'est-à-dire de "forêt vivante" ou celui des Krenak pour qui le fleuve Rio Doce, perçu comme un parent, est central, etc.

**Les paysan·nes pratiquant l'agroécologie, les propositions écoféministes, les pratiques développées sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, etc.

« **Nous sommes le vivant qui se défend** »

Une perspective écologique qui s'attaque aux racines des problèmes invite à penser l'écologie comme la « **défense du vivant** » et non comme la « **protection de la nature** ». C'est un **basculément nécessaire** que nous poussons depuis toujours comme lorsque nous défendons l'eau comme système de soutien à l'ensemble du vivant et non comme une ressource à gérer pour des usages humains quasiment exclusivement. Il s'agit de prendre conscience que la « nature » n'existe pas mais est l'héritage d'une construction mentale qui place l'humain en dehors du reste du vivant, et que les idées de protection, sauvegarde, préservation nient la capacité d'action des éléments du vivant, les rendent comme inertes et les infériorisent. La Fondation l'a toujours affirmé haut et fort, **nous, humains, faisons partie du vivant**. A ce titre, nos actions sont parfaitement résumées dans ce désormais célèbre slogan de mobilisations « **Nous sommes le vivant qui se défend** ». **Nous, le vivant, sommes dans une même communauté de destin**.

Une écologie relationnelle

La « crise écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, ou des vivants de l'autre, est une crise de nos relations au vivant »*. Une sorte de déconnexion s'est opérée petit à petit d'avec les autres vivants. Nous sommes comme devenus aveugles aux autres qu'humains ce qui nous conduit à ne pas leur accorder une valeur intrinsèque. Nous avons, pour beaucoup, perdu de vue nos liens d'interdépendance avec l'ensemble du vivant. Il est urgent **de reprendre conscience de ces autres dont nous dépendons pour vivre**. Il s'agit de **se rouvrir à eux, de leur reconnaître leur puissance d'agir, leur singularité, leur diversité**. Cela passe tant par de **la connaissance théorique que l'expérience sensible** car « *on ne peut défendre bien que ce qu'on a appris à aimer, appréhender par l'esprit et intégré par les sens* »**. **La relation doit être au cœur de nos éthiques et actions comme reflet des interdépendances et des façons diverses de se relier entre humains et avec les autres qu'humains**.

Ethique du soin et de l'habiter de notre maison commune

La question écologique se pose alors non plus comme un enjeu séparé des autres sphères puisqu'elle exige de **penser la composition du monde, au sens de penser les manières de se relier et d'habiter ensemble ce foyer commun qu'est la Terre**. La Terre n'appartient pas aux humains, c'est nous qui appartenons à la Terre comme le disait le chef Seattle déjà en 1854.

La Fondation appelle donc à penser l'écologie comme les formes de soin à apporter à la Terre et comme la recherche du maintien des équilibres fragiles desquels nos vies, et celles d'autres, dépendent. C'est aussi apaiser les souffrances physiques et psychiques grandissantes dues aux ravages de l'extractivisme et aux ruines laissées par le capitalisme***.

* Voir Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Actes Sud, 2022, p.16

** Voir Corinne Morel Darleux, *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce*, Libertalia, 2019, p.11

*** Voir Anna Tsing qui parle « d'apprendre à vivre dans les ruines du capitalisme »

C'est souvent dans des territoires spécifiques que s'inventent des alternatives et s'opèrent des métamorphoses car ils permettent, à une échelle plus ou moins grande, de penser de manière systémique et donc d'imaginer la manière de l'habiter. La défense des territoires, pensés comme nos milieux de vie et pas juste des espaces administratifs inertes, raisonne dans l'esprit et le cœur de plus en plus d'individus et fait davantage vibrer que les actions écologiques parfois très surplombantes et hors sol. **Habiter est un acte politique. Or, rappelons qu'habiter veut forcément dire co-habiter « parmi d'autres formes de vie, parce que l'habitat d'un vivant n'est que le tissage des autres vivants »***.

Composer le monde avec le reste du vivant

Pour faire monde dans le respect des équilibres écosystémiques desquels notre vie dépend, il est nécessaire de **réapprendre à vivre dans une grande communauté du vivant et de composer de nouvelles relations qui prennent en compte les formes de vie autres qu'humaines**. De nombreux acteurs se posent la question de la meilleure manière de procéder et expérimentent : c'est la réflexion engagée par le Parlement de Loire**, ce sont les écosystèmes sujets de droit capables de se défendre devant les tribunaux à travers des représentants, ce sont des politiques publiques conditionnées au non dépassement des limites planétaires***, etc. Dans la recherche de ces autres voies pour garantir l'épanouissement du vivant dans son ensemble, il est fondamental de **repenser les usages des terres, des eaux pour prioriser ceux pour la vie** et lutter contre les usages destructeurs du vivant, perturbateurs des équilibres.

Certains acteurs pensent **des alliances avec des autres qu'humains** (une plante, un arbre, un oiseau, etc.) **pour mieux combattre le rouleau compresseur de l'extractivisme**. C'est par exemple l'utilisation subversive par des paysans paraguayens et argentins de l'amarante car cette plante résiste à l'agriculture intensive imposée sur leurs territoires**** ou les actions de désobéissance fertile pour faire fleurir les villes. Ces alliances entre espèces renouvellent les modalités de lutte.

2 PAR-DELA LES DOMINATIONS : POUR UNE ECOLOGIE SOCIALE ET EMANCIPATRICE POUR FAIRE MONDE

Pour une écologie sociale et émancipatrice

L'écologie relationnelle impose de penser l'émancipation dans un double volet : entre les humains et avec les autres vivants. Comme l'écologie est avant tout une manière de composer le monde, elle pose la question des rapports sociaux, de l'ordre social et économique.

*Voir Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, p.28

** Voir <http://polau.org/incubations/les-auditions-du-parlement-de-loire/>

*** Ces limites ont été proposées en 2009 par plusieurs chercheurs du Stockholm Resilience Centre

**** Léna Balaud et Antoine Chopot, Suivre la forêt, une enquête terrestre de l'action politique, Revue Terrestres, 2018

Nous reconnaissons que, dans la lignée de « **l'écologie sociale** » de Murray Bookchin, **la violence faite à la Terre et au vivant est la prolongation des violences sociales, patriarcales, racistes, coloniales subies par tous les corps subalternes depuis des siècles pour alimenter la machine productiviste. L'écologie que nous promouvons est donc nécessairement non patriarcale et décoloniale.**

Dans tous les dossiers pris à bras le corps par la Fondation, c'est **le lien intrinsèque entre les enjeux de justice sociale et dignité et ceux d'équilibres écologiques qui nous importait.** Que ce soit la lutte contre la biopiraterie, les conflits socio-environnementaux touchant les peuples autochtones ou la défense de l'eau, ces problématiques permettaient de penser tant la relation au vivant que la relation à l'autre. Tous soulignent à quel point les urgences écologiques découlent d'un système qui repose sur la domination tant de la nature que de certains humains. Ils montrent aussi comment les injustices sociales et environnementales s'auto-alimentent.

De plus, trop souvent l'écologie est ancrée dans une vision coloniale de la nature et de certaines catégories de populations. L'idée de « legs hétérotopique de la colonisation » comme « *l'imaginaire collectif par lequel certains espaces sont pensés comme espaces autres, espaces aux marges, où il est admis d'y faire ce qu'il ne serait pas admis au centre* »* est extrêmement pertinente quand on pense à certains projets que l'on implante volontaire sur certains territoires. Parmi les exemples les plus marquants actuellement, le colonialisme vert est particulièrement inquiétant puisqu'il chasse des peuples de leurs territoires de vie au nom d'intérêts environnementaux pour créer des parcs naturels notamment**. **Il faut mettre au même plan les urgences écologiques et les urgences de justice sociale et de lutte contre les formes de dominations***.**

Faire monde

Penser l'écologie comme manière de co-habiter la Terre implique une dimension éminemment politique sur les modalités de ce vivre-ensemble. Constituer ce monde passe par une « cosmopolitique de la relation » : **faire monde ne se décrète pas, c'est « le fruit d'un agir ensemble »**** où cette co-activité nous tient ensemble.**

Dans cette écologie émancipatrice que nous prônons, l'idée d'auto-détermination, fil rouge de la Fondation depuis 35 ans, est majeure. C'est **la possibilité de s'auto-gouverner et c'est l'idée de règles, de choix consentis et pensés ensemble permettant l'épanouissement de la communauté humaine et l'épanouissement général du vivant.** Cette auto-détermination vise l'autonomie pour la vie.

* Voir Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale*, Seuil, p.312

** Le prochain sommet de la Convention sur la diversité biologique débattera de la proposition de nombreux hommes politiques et ONG environnementales de transformer 30 % de la surface terrestre en "aires protégées" d'ici 2030. Or, ce conservationnisme débouche très souvent en des formes de colonialisme vert.

*** C'est la définition donnée par Malcom Ferdinand de « l'écologie décoloniale » [dans son interview par l'Archipel des Alizées](#)

**** Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale*, p. 387

L'autonomie n'est pas à penser comme l'arrachement à toute dépendance mais plutôt comme la cartographie de nos interdépendances pour mieux distinguer celles à défendre parce que constitutives de nos vies et ce qui fait qu'elles valent la peine d'être vécues et celles à éliminer parce que nous enchainant au processus de ravage*.

Faire monde peut prendre plusieurs formes. Plusieurs voies sont possibles et sont le fruit d'ancrage dans des histoires et des territoires précis. Toutefois comme le disent bien les zapatistes avec leur « *un monde qui puisse abriter de nombreux mondes* », cette multiplicité des possibilités ne valide pas TOUS les mondes, notamment ceux causant les ravages actuels. Comme l'explique Jérôme Baschet, « *l'affirmation de la multiplicité des mondes se combine avec la nécessité de prendre soin du monde commun qui les rend possibles et leur permet de s'épanouir* », il parle « **d'universalisme des multiplicités** »**, **idée à laquelle nous adhérons pleinement.**

Une dignité et relationnalité politique par le(s) commun(s)

La réalisation des droits humains dépend en grande partie des équilibres écosystémiques et donc de la vitalité et bonne santé de plusieurs éléments centraux du vivant (air, eau, sols...).

Ainsi, quand la Fondation défendait l'eau comme bien commun c'était parce qu'une eau propre et en quantité suffisante est nécessaire pour la réalisation du droit à l'eau. Pour Sylvie Paquerot, il s'agit de **partir des droits humains pour en découler les communs nécessaires à leur réalisation.** De ces communs nous pouvons proposer des politiques leur permettant de jouer leur rôle central pour une vie digne. Penser une **cosmopolitique basée sur le Commun***** où les pratiques s'incarnent dans une **démocratie radicale et laissent toute leur place aux autres qu'humains permet d'assurer une dignité de nos vies et une relationnalité politique autour de cet objectif commun. Le maintien des équilibres écosystémiques constitue la limite de l'action.**

*Voir Collectif Ecolo Paris, *Ecologie sans transition*, Editions Divergences, p. 133-134

** La Commune revient. Entretien croisé avec Jérôme Baschet et Laurent Jeanpierre, réalisé par Josep Rafanell i Orra et Johan Badour.

*** Proposition de Pierre Dardot et Christian Laval dans l'article « Aucune souveraineté d'Etat au monde ne permettra de prévenir les pandémies »